

– Si tout se passe bien, je saurai me montrer généreux.

J’acceptai. En cas de condamnation pour transport illécite, mes comptes bancaires seraient bloqués et tous mes biens saisis. Peu féru de paradis artificiels et à l’abri du besoin, j’espérais juste retrouver les frissons de l’aventure et les émotions fortes. En attendant d’affronter les mers du Sud et leur mythique cap Horn, je disposerais de ma dose quotidienne d’adrénaline. Le capitaine avait disparu. Je fis réparer la grand-voile – usée jusqu’à la corde par le frottement des lattes contre les haubans –, achetai des vivres pour une longue traversée et rangeai le bateau. Bilou réapparut en pleine nuit, avec deux volumineuses malles métalliques, vite dissimulées dans un espace aménagé entre sa couchette et la voûte arrière. Bilou restait muet sur leur contenu et notre équipage. Cette promiscuité, pendant de nombreuses semaines, dans un espace exigü, m’inquiétait.

– Nous serons six ou sept à bord, me lâcha-t-il, un matin, l’air préoccupé par ce recrutement.

J’insistai; Bilou se retrancha derrière son livre de chevet : *Le Loup des mers* de Jack London. Avec un plaisir gourmand, il lut, à haute voix, la description de l’équipage idéal figurant dans la préface : « À l’exception d’un ou deux lascars qui avaient été engagés en profitant de leur ivresse, l’équipage se composait de repris de justice ou de brutes qu’aucun marin honnête n’admettrait à son bord. »

Sur ce point, Bilou disait vrai. Au cours de nos nombreuses traversées, le recrutement serait en stricte conformité avec cette approche atypique : anciens contrebandiers à la côte, alcooliques chroniques et brutes épaisses à la force physique inversement proportionnelle à leur quotient intellectuel. Dans l’immédiat, il devenait urgent de trouver des hommes disponibles plusieurs

semaines, voire plusieurs mois, capables de barrer et de manœuvrer sur le pont, d'assurer les quarts, de participer aux tâches domestiques et d'affronter avec sang-froid les coups durs ; le tout pour une solde dérisoire et aléatoire. De vagues promesses d'aventure facile et de gains rapides vinrent à bout des réticences de cinq rats de ponton : Hudson, un autochtone noir à la carrure impressionnante – serveur au Sélect – vite affublé du surnom d'O.J. Simpson tant sa ressemblance avec le footballeur américain accusé du meurtre de sa femme était frappante ; « Pince de Homard », un Breton dur au mal – il devait son surnom à sa poigne d'acier et à sa triste réputation de buveur de bière compulsif – ; Jack et Blondy, un père et son fils venus, comme plongeurs, chercher fortune aux îles et qui repartaient aussi pauvres qu'ils étaient arrivés ; Richard, un ancien commando marine reconverti en agent de sécurité – il vivait de trafics et de recels minables – baptisé « Plaque de chocolat » en raison d'abdominaux caricaturaux.

Comme s'il souhaitait attirer l'attention sur notre expédition – ce qui me surprit et m'inquiéta – Bilou organisa au Sélect, la veille de notre départ, un couscous incongru. La fête fut mémorable, les migraines, au réveil, tenaces.

Poussé par un alizé régulier, *Capitaine Flint* avalait avec boulimie les milles. Aux cafouillages des premiers jours succédèrent des manœuvres plus harmonieuses. Je camouflai ma maladresse et mon inexpérience en m'escrimant sur les winchs. Quand, épuisé et à court de souffle, je moulinais trop lentement, Hudson m'écarterait sans ménagement et achevait le travail. Encore plus maladroit, Blondy catalysait les exaspérations. Première fausse note : distrait, je lâchai l'écoute du génois, sans avoir pris soin

d'en relâcher la tension ; libérée trop tôt, elle fouetta l'air et m'envoya valdinguer à l'avant du bateau, manquant de peu de me défigurer. Je m'en tirai avec quelques contusions, une coupure au genou et une peur rétrospective. Les jours s'écoulaient, partagés entre siestes et lectures, puisées dans une bibliothèque de bord prolifique.

Le regard noyé dans l'horizon, je m'initiai avec patience à l'art délicat de la contemplation. L'apparition, à la proue, d'un escadron de dauphins ou le bruit du moulinet signalant la présence d'un poisson me tiraient de mes rêveries. Branle-bas de combat général. Tout l'équipage se retrouvait à la poupe pour haler à bord le malheureux vertébré. Bilou dirigeait la manœuvre. Hudson, en bon pêcheur antillais, ramenait la ligne, mètre après mètre, sans donner d'à-coups ; Richard, armé d'une gaffe, hissait notre victime à bord ; Bilou s'emparait alors de la bouteille de rhum, sortie en catastrophe de sa réserve personnelle, et déversait une imposante rasade dans la gueule grande ouverte. Assommée d'un coup de manivelle, la dorade coryphène rendait l'âme dans d'ultimes soubresauts. Armé d'un couteau effilé, Hudson taillait dans la chair généreuse de minces filets. En sushis ou barbecue, ils compléteraient notre alimentation glucidique. Seule ombre dans ces journées trop tranquilles, le survol, à heure fixe, d'un avion de la DEA venu constater notre progression. Loin d'inquiéter Bilou, cette visite quotidienne, attendue avec impatience, le réjouissait.

Bon capitaine, toujours à l'écoute du bateau et des hommes, il commandait en douceur. Jamais avare d'encouragements, mon ami s'emportait rarement. Détestant les cris et les conflits, il mettait un point d'honneur à ne jamais prendre parti. L'entretien du bateau n'était pas son fort. Répugnant à ces tâches fastidieuses, Bilou préférait se

prélasser dans sa couchette arrière à relire de vieux récits de mer, de voyages et d'aventures. Quand l'océan avalait le soleil, nous remontions sur le pont guetter le rayon vert. Scrutant l'horizon, j'attendais en vain son apparition ; pressé de faire un vœu : retrouver La Baronne.

Je prenais mes quarts avec le capitaine. Ces nuits, sur le pont, le mettaient en verve. Après avoir discrètement allongé son thé de grosses larmes de whisky, il se lançait avec brio dans des récits épiques qui mêlaient vécu personnel enjolivé et frasques de compagnons d'infortune plus téméraires. Emporté par son enthousiasme, Bilou racontait souvent la même histoire. Me gardant bien de l'interrompre, j'attendais, amusé, de nouveaux détails ou une fin différente. Nos plaisanteries et nos fous rires réveillaient l'équipage qui pestait ; le capitaine, éméché, ricanait encore plus fort. Le quart passait vite. Par mer calme, prétextant un point à faire sur la carte ou une consultation précipitée du radar, il partait s'assoupir dans le carré, me laissant finir seul notre veille.

À notre grand étonnement, Bilou décida de faire escale aux Açores, à Punta Delgado, capitale de l'île de San Miguel.

– Ne t'inquiète pas, Babour, j'ai quelques coups de fil urgents à passer, fut sa seule explication.

Loin d'être discrète, notre entrée, au petit matin, dans ce paisible port de pêche donna lieu à un tohu-bohu démentiel : des baffles installés sur le pont jaillissait, à plein volume, la chanson culte du moment – l'inusable *Sailing* de Rod Stewart –, l'équipage, surexcité par cette halte imprévue, se trémoussait avec frénésie. Alignés sur le quai, douaniers portugais et agents de la DEA – reconnaissables à leurs cheveux en brosse, leurs Ray-Ban noires,

leurs chemisettes blanches et leurs pantalons de tergal bleu marine au pli rectiligne regardaient impassibles ce spectacle affligeant. Bilou jubilait.

En fin de journée, nous reprîmes la mer. Est/Nord-Est, le vent avait tourné. Nous naviguions « près serré » dans une mer raide et rageuse. Cumulus et nimbo-cumulus remplaçaient les filaments nuageux si caractéristiques des alizés. Cirés et vestes de quart recouvrirent nos tee-shirts délavés par le soleil des tropiques. *Capitaine Flint* cognait dur sur la lame. Le vent forçait, il fallut prendre un premier ris. Trop voilé, le bateau peinait ; la gîte excessive rendait les déplacements acrobatiques. Mal calées, nos affaires valsèrent dans le carré ; un beau foutoir qu'il fallut, entre deux glissades, ranger à quatre pattes. Au sol, riz et pâtes se mêlaient au sucre en poudre et à la farine, la confiture de fraises aux morceaux de verre. Nous sortîmes les harnais pour prendre un second ris. Arc-bouté à la barre rendue pénible à la manœuvre, Bilou, la mine réjouie, se battait contre les lames. Il aimait la bagarre. Faisant corps avec *Capitaine Flint*, il en partageait les souffrances. Accroché à la bastaque arrière, j'appréhendais mon quart. La pluie se mit de la partie, cinglant les visages et réduisant la visibilité. Privée de lune, la nuit devint un gouffre noir. Inquiet, je pris la barre. Les vagues s'abattaient avec fracas sur le pont, provoquant bouillonnement et remous. Le compas était illisible, les embardées fréquentes, j'avais peur. Pour me donner du courage, j'entonnais à tue-tête des rengaines insipides, vite emportées par le vent. La vie à bord changea. Les visages se crispaient, nos relations se tendirent. Les échanges se réduisirent à l'essentiel. Impossible de cuisiner. Exténué, chacun avalait, cramponné aux montants, ce qui lui tombait sous la main : un reste de soupe ou de pâtes froides, un morceau de fromage

détrempé ou une banane encore verte. Seul Bilou conservait sa bonne humeur. Plus nous pénétrions dans le golfe de Gascogne, plus la mer se creusait. Sous l'influence des courants côtiers et des hauts-fonds, la houle enflait. Assassines, les lames déferlaient sur le pont, emportant tout sur leur passage. Un choc violent, suivi d'un craquement effrayant, créa la stupeur. La barre tournait dans le vide. Dans notre sillage, le safran – la partie mobile de notre gouvernail – s'éloignait irrémédiablement, emporté par le courant. Avec ses voiles bien réglées, *Capitaine Flint*, indifférent à l'avarie, continuait sa route. Persuadé de pouvoir encore compter sur une partie de timon, Bilou s'efforçait de maintenir le cap. Son dernier espoir : sauver le bateau et gagner un port où réparer. Les sautes de vent balayèrent nos espérances : *Capitaine Flint* était immanœuvrable. Nous étions revenus aux origines de la marine à voile : une époque où les marins arabes n'avaient pas encore inventé le gouvernail et où les bateaux se dirigeaient avec les voiles. Déjà ardu par mer calme, l'exercice, dans cet océan tumultueux, était périlleux. Désorienté, *Capitaine Flint* perdait la tête. Au loin, le cap Saint-Vincent, un vrai cauchemar pour les marins, se rapprochait. Au fil des siècles, plus d'un capitaine avait vu, impuissant, son navire sombrer et sa cargaison d'or engloutie. Familier des lieux, Bilou connaissait de longue date la sinistre réputation de ce cimetière marin. Inexpérimenté et inconscient des périls, j'étais gagné par une euphorie puérile. J'eus la bêtise d'avouer à Bilou que l'approche du danger me galvanisait. Ces propos imbéciles déclenchèrent une sainte colère.

– Apprends trois choses, me lança-t-il d'un ton cinglant :

« Primo, quand on ne connaît rien à la mer, mieux vaut se taire. Cela évite de passer pour un blaureau.

Dans sa bouche, c'était l'injure suprême.

«Secundo, quand tu auras un peu navigué, tu t'apercevras qu'en cas d'avarie, la proximité des côtes représente pour un marin le pire danger. Si le vent ne tourne pas, nous irons nous fracasser droit sur la terre.

«Tertio, si je lance un *mayday* et obtiens l'assistance d'un bateau de pêche, sache que, dès que son aussière touchera le pont, il deviendra propriétaire de la moitié du bateau. Les lois de la mer sont sans pitié pour les naufragés.»

Haussant les épaules, il gagna la cabine. Furieux contre ma stupidité, je me retrouvais seul sur le pont, inefficace.

*Capitaine Flint* était l'unique bien de Bilou. Ils se vouaient un amour quasi charnel. Ensemble, ils avaient navigué sur les plus beaux océans et réalisé le tour du monde.

Dans un anglais sommaire, le capitaine s'activait à la VHF :

– *This is french vessel Capitaine Flint speaking, can you read me, can you read me? Roger!*

– *We have a rudder problem, we need your help. Can you stay on zone. Roger!*

Oiseaux de mauvais augure, les éclats clignotants du cap Saint-Vincent nous attiraient. Épuisé et abattu, l'équipage partit se coucher sans manger, maugréant contre ce coup du sort. Assis devant la table à cartes, le combiné à la main, Bilou, saisi par le découragement, broyait du noir. Appâtés par le gain, les bateaux de pêche, pressés d'intervenir, insistaient pour obtenir notre position. Soudain, le vent vira au sud. Porteur des odeurs enivrantes du désert africain, un souffle chaud chassa la pluie glaciale. Bientôt, une mince pellicule d'or me colla à la peau. Bilou avait déjà oublié notre altercation, il remonta sur le pont, décidé à se battre.

– Dans la course Sydney-Hobart, un bateau a utilisé son tangon, comme gouvernail. Avec ce timon de fortune, ils ont réussi à gagner un abri provisoire.

En silence, nous gagnâmes l'avant du bateau pour nous saisir du lourd espar et l'arrimer sur la voûte arrière. La manœuvre était délicate : mal brêlé, il glissait dans l'eau ; trop serré, il ne pivotait plus. À force d'obstination et de réglages minutieux, *Capitaine Flint* retrouva sa maniabilité. Au petit matin, nous n'étions plus qu'à quelques encablures des côtes portugaises, prêts à emboucher l'étroit chenal menant à la marina de Villamoura. La radio grésillait dans le vide. Sur le canal 16, nos appels pour nous faire remorquer restaient sans réponse. Policiers, douaniers et autorités portuaires s'affairaient autour d'une vedette rapide, appréhendée dans la nuit en plein transbordement de haschisch marocain. Comme nous le découvrîmes, cette marina en construction était devenue la plaque tournante d'un lucratif trafic de drogue entre le Portugal, l'Espagne et le Maroc. Cette activité illicite, qui s'accompagnait d'une présence des agents de l'anti-drogue, mit notre capitaine en joie. Il oubliait, un peu vite, nos deux malles suspectes.

*Capitaine Flint* fut tiré à quai. Le safran avait disparu, brisé net au niveau des mèches. Les causes de cet accident nous laissaient perplexes : rencontre fortuite avec un cétacé – nombreux dans cette région –, choc violent avec une bille de bois ou collision avec un container flottant entre deux eaux. Perchés, tels des rapaces, à cinq mètres du sol, nous vivions entre ciel et terre. Chaque escalade de l'interminable échelle menant à notre habitacle me donnait le vertige. J'étais loin d'être le petit frère de Peter Pan. Transformée en cabane de chantier, notre cabine virait au taudis : vaisselle sale dans l'évier, boîtes de



conserve éventrées au milieu des cartes marines, bouteilles d'alcool inachevées et canettes de bière éventée. Le spectacle de nos couchettes était à l'avenant : outils hors d'usage, chiffons grasseyés, duvets tachés, linge crasseux et cirés moisis. Moitié clochards, moitié clandestins, nous partions à la dérive.

Notre gouvernail était irréparable sur place. Bilou contacta le chantier canadien qui avait construit *Capitaine Flint*. Il avait fait faillite ; les plans étaient introuvables. Expert en communications longues distances, notre capitaine s'échina à retrouver aux États-Unis le cabinet d'architectes ayant dessiné le bateau. Aussi hasardeux que de miser à la roulette avec un pécule limité et espérer tirer le bon numéro. Jouant avec les décalages horaires, il passait ses après-midi à la poste. Fuyant l'ambiance délétère qui sévissait à bord, je l'accompagnais. Imperméable aux cris et aux gémissements des mamas portugaises, attendant sur l'unique banc en bois leur tour, il poursuivait derrière la vitre embuée de sa cabine téléphonique sa quête du Graal. Les liaisons étaient mauvaises. Ses explications, rendues confuses par un anglais de contrebande, portaient rejoindre sous l'océan notre safran. Obstiné, il finit par dénicher dans un chantier nord-américain les plans d'un *sister-ship* de *Capitaine Flint* qui feraient l'affaire. Restait à patienter. Las d'être accoudés dans des bars devant des verres vides, nous partions contempler les voiliers à quai. Bilou possédait une culture encyclopédique de la mer et des bateaux. Intarissable sur ces coursiers des mers venus attendre, dans ce port bon marché, le retour des alizés, il me narrait pendant des heures l'histoire d'*Egg blue*, un vieux sloop de quarante pieds en bois reconstruit avec amour par son ami Rakham le rouge, celles de *Thendara*,

un ketch aurique de quarante mètres construit en 1937 dans le mythique chantier de Fairlie, de *Moonbeam III*, un yawl de vingt-cinq mètres sorti de l'imagination du génial William Fife III ou de *Sincerity*, un ketch Marconi de quatre-vingts pieds choyé par Castel avant de finir dans les mains de mon ami Bertrand Painvin.

À force de patience, d'escudos généreusement distribués et de débrouillardise, *Capitaine Flint* reprit la mer. Pressés de quitter cette marina débilitante, nous partîmes sans nous soucier de la météo. Mal nous en prit. Est/Nord-Est, le vent levait une mer sale et hachée, rendant impossible toute route directe vers Gibraltar. Réduits à tirer des bords, nous faisons du surplace. Je constatai, une fois encore que le « près serré », c'est « deux fois plus de milles et trois fois plus de souffrances ». Dans cette mer hostile, *Capitaine Flint* peinait. Escaladant avec abnégation chaque lame, il retombait sur son étrave dans un fracas douloureux. À la barre, le visage ruisselant sous les embruns, Bilou pestait contre ces conditions démoniaques. Pas question de faire demi-tour. Sous nos yeux impuissants, un luxueux motor-boat se disloqua et coula en quelques secondes. Bientôt n'émergea plus qu'une tache de fuel visqueuse, deux gilets de sauvetage vides et des débris de polyester ; les occupants avaient disparu, engloutis. À l'approche de Gibraltar, la brise adonna, passant d'est à sud-est. Objet de toutes les attentions, *Capitaine Flint* eut droit aux circonvolutions d'une vedette de la DEA. Elle paraissait nous attendre, cela m'inquiéta. Provocateur, Bilou la salua de la main. La brise poursuivit sa rotation. Tiré par son grand spi, *Capitaine Flint* glissait sur les lames. Cinq jours encore et nous atteindrions Porquerolles. Les nuits fraîchissaient ; une humidité glaciale recouvrait le pont, imprégnant cirés et cordages.